

Tonino Benacquista

Trois carrés rouges sur fond noir



FOLIO POLICIER

Tonino Benacquista

Trois carrés
rouges
sur fond noir

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1990, et 2004, pour la présente édition.*

Extrait de la publication

Après avoir exercé différents métiers qui ont servi de cadre à ses premiers romans, Tonino Benacquista construit une œuvre dont la notoriété sans cesse grandissante le place parmi les auteurs français les plus importants de sa génération. Après les intrigues policières de *La maldonne des sleepings*, des *Morsures de l'aube* ou de *La commedia des ratés*, il écrit *Saga* qui reçoit le Grand Prix des lectrices de *Elle* en 1998, et *Quelqu'un d'autre*, Grand Prix RTL-Lire en 2002.

Scénariste pour la bande dessinée (*L'Outremangeur*, *La boîte noire*, illustrés par Jacques Ferrandez) et pour le cinéma, il écrit avec Jacques Audiard le scénario de *Sur mes lèvres*, qui leur vaut un César en 2002. *Malavita* est son dernier roman paru aux Éditions Gallimard.

À Mosko, le peintre

Juan Gris, ayant persuadé Alice Toklas de poser pour une nature morte, entreprit de ramener son visage et son corps à des formes géométriques de base ; mais la police arriva à temps et l'embarqua.

WOODY ALLEN

Le triste registre d'appel des vrais suicidés de l'expressionnisme abstrait ? Le voici : Gorky, pendaison, 1948 ; Pollock et, presque tout de suite après, Kitchen, conduite en état d'ivresse et pistolet, 1956... et pour finir Rothko, couteau, travail salopé comme c'est pas possible, 1970.

Barbe-Bleue

KURT VONNEGUT

1

Trente-cinq toiles, pratiquement toujours la même, d'indescriptibles griffures noires sur fond noir. Une obsession. Un malaise.

Le jour où elles sont arrivées à la galerie, je les ai déballées une à une, de plus en plus vite, en cherchant la surprise et la tache de couleur. Au premier regard, tout le monde les avait trouvées sinistres. Même Jacques, mon collègue. Il est accrocheur, et moi, je suis son arpète.

— On est à la bourre, petit. Ouverture des portes dans vingt-cinq minutes !

La directrice de la galerie ne nous a donné que quatre jours pour monter l'expo, l'ensemble des toiles et trois sculptures monumentales qui ont bien failli lui coûter un tour de reins, à Jacques. Des déchirures d'acier soudées les unes aux autres sur quatre mètres de hauteur. Deux jours entiers pour les positionner, à deux. Je me souviens de la gueule des déménageurs qui sont venus nous les livrer. « Y pourraient pas faire des trucs qui rentrent dans le camion, ces artistes à la noix ! » Les déménageurs ont souvent du mal, avec les œuvres d'art contemporain. Nous aussi, avec Jacques, malgré l'habitude.

On ne sait pas toujours comment les prendre, ces œuvres. Au propre comme au figuré. On a beau s'attendre à tout, on ne sait jamais ce qui va surgir des portes du semi-remorque.

Dix-sept heures quarante, et le vernissage commence officiellement à dix-huit. Le champagne est au frais, les serveurs sont cravatés et la femme de ménage vient tout juste de finir d'aspirer les 450 mètres carrés de moquette. Et nous, on a toujours le problème de dernière minute. Ça rate jamais. Mais il en faut plus pour paniquer mon collègue.

— Où est-ce qu'on la met ? je demande.

Il est là, le problème. Accrocher trente-cinq toiles noires, apparentées, homogènes, c'est facile. Mais parmi elles il y a une orpheline, perdue. En la déballant, j'ai d'abord cru qu'elle s'était glissée là par erreur, et que je l'avais déjà vue, ailleurs, dans une autre collection. À l'inverse des autres, celle-là est très colorée, beaucoup de jaune vif avec quelque chose de fulgurant, le dessin académique d'une flèche d'église qui émerge de la couleur. Un truc plus clair, plus gai, on peut dire. Joyeux, même. Mais je ne pense pas que ce soit un terme agréé par les sphères supérieures de l'Art.

On l'avait gardée pour la fin. La directrice de la galerie, une spécialiste des années soixante, l'éminente Mme Coste, est passée en coup de vent sans nous tirer d'affaire.

— Cette toile-là c'est un problème, je sais, elle cohabite mal avec les autres. Trouvez-lui une petite place discrète où elle pourra respirer. Allez, je vous fais confiance, à tout à l'heure.

Une place discrète... Comment cette petite chose jaune peut-elle s'en sortir, au milieu de ces grands

machins noirs. Assez beaux, du reste, mais redoutablement agressifs.

Jean-Yves, le restaurateur, n'arrête pas de se marquer en nous regardant tourner. Il est allongé par terre, avec ses gants blancs, en train de retoucher un coin de toile endommagée. Il a presque fini, lui.

— Plus qu'un quart d'heure ! il gueule, pour nous énerver un peu plus.

Des visiteurs, carton d'invitation en main, collent leur front contre la porte vitrée.

— Essaie du côté de la fenêtre, fait Jacques.

Je présente la toile à bout de bras. Il prend un peu de recul pour voir si ça fonctionne.

— Bof...

— On n'a plus que dix minutes, je dis.

— C'est quand même bof.

Il a raison. Un mauvais contraste entre les spots et la lumière du jour. Il est question que le Ministre passe au vernissage. Et si on nous trouve là, bêtes, avec une toile sur les bras, la mère Coste va en faire une histoire. Ça me rappelle le soir où nous avons reçu une œuvre d'Australie deux heures avant l'ouverture. Dans la malle en bois on découvre quinze bouteilles plus ou moins remplies d'eau, l'œuvre s'intitule : Requin. Pas de photo, pas de mode d'emploi, et l'artiste est à la Biennale de São Paulo. Les visiteurs commencent à gratter à la porte. Jacques, dans un terrible effort de concentration, essaie de se glisser dans la tête de l'artiste. Déclat : agencés dans un certain ordre, les niveaux d'eau dessinent un requin de profil, avec mâchoire, aileron et queue. On finit in extremis. Tout le monde admire la pièce en question. Et moi, j'ai admiré Jacques.

Il tourne sur lui-même, furieux et calme à la fois.

Jean-Yves a terminé ses retouches et ricane de nouveau.

— Hé, les duettistes, vous êtes bons pour amuser la galerie...

— Toi, ta gueule, fait Jacques, serein.

Ceint de son holster à marteaux, il en dégaine un et sort un crochet X de la poche de son treillis.

— J'ai trouvé, petit...

Il se précipite, je le suis tant bien que mal avec la toile dans une salle où quatre tableaux sont déjà en place. Il en décroche deux, en remet un, tourne en rond, décroche les autres, tout est à terre, je sens que ça tourne au massacre, il en échange deux puis revient sur sa décision, fébrile. Liliane, la gardienne des salles, clés en main, nous prévient qu'elle ne peut plus retarder l'ouverture. Jacques ne l'écoute pas, il continue sa valse dans une organisation qu'il ne comprend pas lui-même. Un pan de mur vient de se dégager, il plante le clou du crochet sans mesurer la hauteur.

— Vas-y, accroche-la, il me fait.

Je pends la toile et jette un coup d'œil panoramique sur la salle. Tout est au mur, les noires sont alignées par le haut, et la jaune est sur un mur de « retour », on ne la voit pas en entrant, mais uniquement en sortant. Isolée, et pourtant là. Je n'ai même pas besoin de vérifier avec le niveau à bulle.

Coste arrive, pomponnée et frétilante dans sa robe du soir.

— C'est bien, les gars, vous méritez un petit coup de champagne. Mais allez vous changer d'abord.

Avec nos treillis et nos marteaux, on fait un peu désordre. Jean-Yves s'approche de la toile jaune et la scrute de très près.

— C'est un vrai problème, cette toile, il dit.

— On est déjà au courant.

— Non, non, il y a autre chose... Je ne sais pas quoi... Un mélange huile et acrylique... ça tiendra jamais le coup. Et il y a un truc qui déconne sur la flèche, je sais pas quoi...

— On a le droit de peindre avec ce qu'on veut, non ?

Les premiers visiteurs investissent la pièce, lentement.

— Elle porte un titre, cette toile ? me demande Jean-Yves.

— J'en sais rien.

— Bizarre...

Coste nous prie de sortir avec son sourire ferme. On obéit.

Dix minutes plus tard, frais et propres, nous nous retrouvons, Jean-Yves, Jacques et moi, près du bureau d'accueil où Liliane distribue frénétiquement des catalogues aux journalistes. En lettres blanches sur fond noir, on lit « Rétrospective Étienne Morand ». Un serveur nous tend des coupes. Je refuse.

— Pourquoi tu bois jamais ? demande Jacques.

Le hall se remplit d'un brouhaha typique. Les gens s'agglutinent autour de l'énorme sculpture de l'entrée.

— J'aime pas le champagne.

Et c'est faux. J'adore ça. Mais passé dix-huit heures, il faut que je sois le plus clair possible. La soirée va être longue. Pas ici, mais pas loin. À quelques centaines de mètres. Mais ce serait trop long de leur expliquer.

Jean-Yves lève le nez d'un catalogue et le referme.

— La toile jaune s'intitule *Essai 30*, et c'est la dernière œuvre de Morand.

— Pourquoi, la dernière ?

— Il est mort pas longtemps après, d'un cancer. Et aucune autre ne s'intitule « Essai ». C'est bizarre de ne peindre que du noir et finir par du jaune.

— Oh ça, c'est les insondables mystères de la création, je dis. Va savoir ce qui se passe dans la tête d'un peintre. À fortiori, s'il a entendu parler de son cancer. Ça ne l'a pas empêché de faire des sculptures au chalumeau, alors, pourquoi pas le jaune...

Mais Jean-Yves a raison. La toile est bizarre. Ce qui m'intrigue plus encore que la couleur, c'est le dessin. Tout le reste de la production de Morand est purement abstrait, hormis cette flèche d'église d'une incroyable précision... J'ai vraiment l'impression d'avoir déjà vu cette incidence entre la couleur et l'objet. C'est drôle, on a l'impression que le peintre a voulu conclure son œuvre en niant tout ce qu'il avait fait précédemment, avec une touche de... une touche de vie... Mais je n'ai pas le temps de m'attarder là-dessus. L'heure tourne.

— Tu restes pas ? fait Jacques.

— Je peux pas.

— Tu restes jamais. Après six heures tu files comme un lapin ! On te voit plus ! Un jour tu me diras ce que tu fais après six heures. T'es amoureux ?

— Non.

— Alors quoi ?

Je commence ma vie, c'est tout. Ma vie est ailleurs. Elle débute après dix-huit heures et finit tard dans la nuit.

Je prends mon manteau et salue tout le monde à la cantonade. De toute façon, je m'ennuie toujours aux vernissages. Liliane me demande de venir demain pour remplir ma fiche horaire et passer à la

caisse. Un gros bisou à toute l'équipe et un long au revoir à l'Art contemporain. Maintenant je m'occupe de mon art à moi.

M. Perez, le concierge, me voit filer.

— Alors, la jeunesse ! On court retrouver les copains !

— Eh oui ! À demain ! dis-je pour écourter, comme d'habitude.

Et c'est parti...

Je sors de la galerie et fonce vers la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Les jours rallongent, les réverbères ne sont pas encore allumés. Vive février, surtout la fin. Un bus passe, je traverse au vert. Je coupe l'avenue Hoche en relevant le col de mon manteau, l'hiver est tenace. Place des Ternes, le marché aux fleurs embellit de jour en jour, les écaillers de la brasserie jettent des poubelles de coquilles, c'est encore la saison. Ce soir, je suis de bonne humeur. Et je vais casser la baraque.

Avenue Mac-Mahon. Une R5 me klaxonne, je ne prends jamais les clous, tant pis.

J'y suis.

Je lève la tête avant d'entrer, juste pour voir l'enseigne géante du temple. Mon temple.

ACADÉMIE DE L'ÉTOILE

Je grimpe les escaliers, deux étages pour arriver à la salle. Je respire un grand coup, essuie mes mains aux revers du manteau, et entre.

Les lumières, le bruit, l'odeur, le va-et-vient. Je suis chez moi. Benoît et Angelo poussent un cri de bienvenue, les joueurs perchés sur la mezzanine baissent les yeux vers moi, je brandis la main très haut, René, le gérant, me tape dans le dos et

Mathilde, la serveuse, vient prendre mon manteau. Ça joue, ça fume, ça rigole. J'ai besoin de ça, tous ces éclats de vie, après mes heures de concentration sur des clous et des crochets X. Le public n'est pas le même que celui des vernissages. Ici, il ne pense à rien, il oublie même le jeu, il chahute, il peut rester muet pendant des heures. Et moi je suis un drogué qui redevient lui-même après la première dose, à la tombée de la nuit. Avec le bonheur en plus. Tous les néons sont allumés au-dessus des billards, sauf le N° 2. Il est réservé. Je repère un gamin qui se lève timidement de sa chaise pour venir vers moi. Je ne sais pas pourquoi il me fait penser à un gamin, quand il a au moins mon âge. La petite trentaine. Il ouvre à peine la bouche et je le coupe d'emblée, en restant le plus courtois possible.

— On avait rendez-vous à dix-huit heures, hein ? Écoutez... je suis très ennuyé, ce soir il y a une partie avec le vice-champion de France, je ne joue pas mais je ne veux pas la rater. Je vous ai fait venir pour rien...

— Heu... c'est pas grave, on peut remettre le cours à demain, il dit.

— Demain... ? Oui, demain, pour la peine je ne vous ferai pas payer. Vers dix-huit heures, comme aujourd'hui.

— C'est O.K... Mais pour ce soir, je peux rester ? Je veux dire... je peux regarder ?

— Bien sûr ! Profitez-en plutôt pour louer une table et entraînez-vous, faites une série de « coulés ».

Pour plus de clarté je positionne les boules que vient d'apporter René.

— Pas plus de vingt centimètres entre les blanches, et pour la rouge vous variez la largeur, au

début une main d'écart avec celle que vous tapez. Pour l'instant vous ne vous occupez pas du rappel.

— C'est quoi, le rappel ? Vous me l'avez déjà dit mais je...

— Le rappel c'est jouer le point en cherchant à réunir les boules le plus possible, pour préparer le point suivant. Mais ça, on verra plus tard, hein ?

Je joue le point lentement et garde la position pour qu'il mémorise le mouvement.

— Le plus important c'est de rester bien parallèle au tapis, j'insiste là-dessus, un tout petit peu d'angle et c'est foutu, O.K. ? Vous tapez le haut de la bille avec un tout petit peu d'effet à gauche et vous coulez.

Je n'ai pas envie de répéter une fois de plus tous les phénomènes qui se cachent derrière le mot « couler ». Au dernier cours ça m'a pris une bonne heure. Et puis il y a un moment où la formulation ne sert plus à rien, on le sent ou on ne le sent pas, et ça vient petit à petit. Le gamin, pas vraiment à l'aise, s'empare de sa queue de billard toute neuve, passe un trait de craie bleue au bout du procédé, et remet les billes en place. Je regarde ailleurs pour ne pas le gêner.

À la table n° 2 tout semble prêt. René vient d'enlever la bâche et brosse le velours. Langloff, le champion, visse sa flèche d'acajou dans un coin de la salle. Il habite en lointaine banlieue et ne vient que très rarement à Paris, juste pour le championnat de France ou les parties d'exhibition, et parfois, comme ce soir, pour visiter ses anciens copains. Il a un jeu un peu austère, pas de fioritures, mais une technique qui lui a fait gagner le titre à trois reprises. Il avait trente-six ans, à l'époque. À chaque fois que je le vois jouer je lui vole quelque chose. Un tic, un geste, un

coup. Il me faudra encore des années de boulot avant d'atteindre ce niveau, c'est ce que me dit René. Mais il sent que ça vient.

En fait, je ne suis pas venu juste pour voir. Je sais que Langloff aime jouer à trois, et René a promis de me proposer, pour la partie de ce soir. J'y pense depuis une semaine. C'est pour ça que j'avais le feu aux fesses, en sortant du vernissage.

René discute avec Langloff. Je repère son manège, il lui parle de moi, je croise les bras, assis sur la banquette en regardant le plafond. C'est pas évident de jouer avec un jeune. Je comprendrais tout à fait qu'il refuse.

— Hé, Antoine ! Viens par là...

Je me lève d'un bond. René fait les présentations. Langloff me serre la main.

— Alors, c'est vous l'enfant prodige ? René me dit que vous avez la dent dure, pour un gamin.

— Il exagère.

— C'est ce qu'on va voir. Ça vous dit, une partie en trois bandes ?

Tu parles si ça me dit !

Ce soir, j'ai intérêt à ne pas décevoir les copains. Je serre la main à un vieux monsieur tout le temps fourré ici et qui ne joue plus depuis deux ans. « L'arthrite ! », il répond, quand je lui propose un petit frottin. Il a soixante-neuf ans, et je suis sûr qu'il se défendrait encore bien. Et quand je regarde son parcours, je me dis qu'avec ma trentaine, j'en ai encore pour quarante ans. Quarante ans de science. Quarante ans de plaisir, de jubilation chaque fois que le point est fait. Un jour ou l'autre, je m'inscrirai au Championnat. Tout ce que je veux c'est faire des points, je veux des prix de beauté, je veux pouvoir faire des trucs qui défient les lois de la physique, je veux que la flèche d'acajou

Aux Éditions Rivages

LES MORSURES DE L'AUBE, Rivages/Noir n° 143.

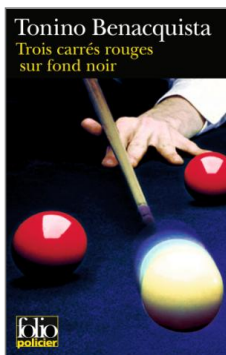
LA MACHINE À BROYER LES PETITES FILLES,
nouvelles, Rivages/Noir n° 169.

Chez d'autres éditeurs

LE SERRURIER VOLANT, Éditions Estuaire, 2006, illustrations
de Jacques Tardi (Folio n° 4748).

CŒUR TAM-TAM, Dargaud, 2003, illustrations d'Olivier Bertion.

L'OUTREMANGEUR, Casterman, 2003, illustrations de Jacques
Ferrandez.



Trois carrés rouges sur fond noir Tonino Benacquista

Cette édition électronique du livre
Trois carrés rouges sur fond noir de *Tonino Benacquista*
a été réalisée le 30 juin 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070407989).
Code Sodis : N49644 - ISBN : 9782072447280.
Numéro d'édition : 178575.